

Mariage à Montfermeil

Quand Célestin rencontra Irma...

Au début de l'année 1901, travaillant à son compte depuis peu à Paris, comme tailleur-coupeur, Célestin Meunier occupait une partie de ses loisirs à découvrir son quartier, celui des Halles. Parfois même, il poussait au-delà. Certains dimanches, il prenait le train jusqu'à Montfermeil où il retrouvait son oncle Pierre Piard qui y demeurait en famille, depuis peu. Pierre qui était jardinier ou plutôt marchand-pépiniériste, était en relation d'affaires avec Ernest Lefèvre, jardinier de son état à Montfermeil auprès de M. Hoffmann.

C'est ainsi qu'un jour, chez cet oncle, Célestin fit la connaissance d'Irma, la fille cadette du jardinier. La jeune fille revenait exténuée, d'une longue tournée dans les antichambres des grands couturiers parisiens. En effet, elle devait traverser toute la capitale pour vendre ses articles de bonneterie aux riches clientes parisiennes. C'est qu'elle en a connu de richissimes clientes russes qui se cachaient sous un faux nom pour échapper à la police! Mais avantage certain, elles payaient si bien! Cette anecdote rappelait à Célestin sa propre expérience. Lui aussi, travaillait pour les princesses russes qui commandaient des costumes sous des noms d'emprunt...

Subjugué par cette brunette aux yeux bleus, gracile mais gaie et déterminée, Célestin oublia aussitôt la "bonne-amie" qu'il fréquentait à Paris et n'eut qu'un seul désir, faire plus ample connaissance avec la jeune Irma!

Par la suite, les jeunes gens se retrouvèrent. Ce fut alors le temps des baisers et des confidences.

C'est ainsi qu'Irma qui portait également le prénom de Pascaline, raconta son enfance. Elle était née le 11 juin 1882 à Lamorlaye dans l'Oise, dans la rue de la Cannerie, située à quelques mètres du château où son père Ernest était employé comme jardinier. Elle avait une soeur, Ernestine qui avait sept ans de plus qu'elle. Sa mère, Marie-Alphonsine Ismérie Deslandes l'avait eue sept ans après avoir fait croire à sa famille qu'elle l'attendait en ayant "fauté" avec le jardinier Ernest !



Château de La Morlaye

Irma raconta aussi, qu'une nuit, elle avait eu si peur des loups, en traversant la forêt de Pontoise, lorsque ses parents déménagèrent une nouvelle fois. Il faut dire que son père ne cessait de multiplier les places, écumant la région, rendant son tablier à la première occasion.

Sa fragilité physique et une légère déformation du dos l'empêchèrent d'être couturière comme sa mère et sa soeur. Elle fut alors employée comme gouvernante dans diverses familles aisées de la région. Le fait qu'elle mangeait avec les enfants en présence des patrons, suscita maintes fois, la jalousie des autres domestiques. Était-ce le cas dans la famille de M. Hoffmann à Montfermeil où elle participait à l'éducation des enfants? Ensuite, elle trouva un emploi dans le commerce de la bonneterie et se mit à vendre, entre autres, des corsets et des dentelles aux dames de la haute société parisienne.

Célestin raconta aussi son histoire. Il était né trois jours avant la fête de la Nativité en 1877. Ses grands-parents étaient des paysans poitevins. Son père, Louis Meunier était devenu cordonnier et sa mère, Marie-Louise Piard, épicière. Le meilleur souvenir de son enfance remontait à la naissance de son frère Alexandre de cinq ans son cadet. La méningite qu' il contracta alors qu' il avait huit ans, le rendit légèrement sourd. Les médecins avaient prédit que cette surdité irait en empirant avec l'âge, mais pour l'instant cette infirmité était supportable et ne le gênait guère. L'arrivée de sa petite soeur Léonie, quand il avait dix ans, lui laissa un goût amer. Chétive, donnant toujours l'impression d' être un peu "simplette" , elle ne quittait jamais les jupons de sa mère.

Ensuite, ce fut l'apprentissage du métier de tailleur dans sa région natale, puis en Touraine, enfin à Paris. Il regrettait l'absence de son frère qui s'était engagé dans le métier de boucher. *"Ah! si seulement il pouvait monter à Paris, lui aussi! "*

Le mariage

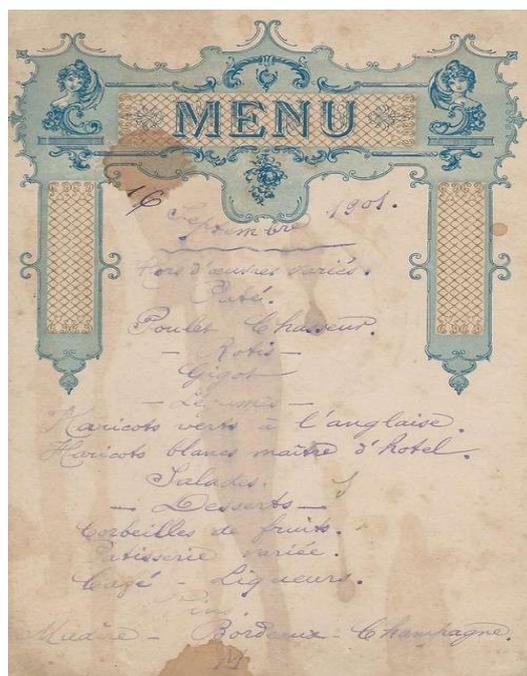
Célestin et Irma décidèrent d'unir leurs vies. Les noces, fixées au 16 septembre 1901, devaient se dérouler à Montfermeil où demeurait la jeune fille. Seulement voilà, la famille Lefèvre n' était guère riche. Alors, M. Hoffmann qui avait pris Irma sous sa protection depuis longtemps, s'engagea à organiser le mariage et à en payer les frais.



Eglise St Pierre - St Paul à Montfermeil

Ce jour-là, à la sortie de l'église de Montfermeil, les parents et amis des mariés attendirent un moment pour être transportés jusqu' à la propriété où devait se passer le reste des festivités, à savoir l'inmanquable repas de noces.

D'ailleurs qui étaient les convives? Impossible de le savoir exactement, hormis les deux parents d' Irma et les quatre témoins ... Célestin n' avait pas pu faire monter des Deux-Sèvres ses parents, le cordonnier Louis Meunier et l'épicière Marie-Louise Piard, ainsi que sa jeune soeur Léonie qui allait avoir quatorze ans. Il prit comme témoin, son oncle maternel Pierre Piard chez lequel il avait rencontré sa bien-aimée. Pierre était accompagné de sa femme Alix et de son fils Henri Piard, alors l'adolescent. Son second témoin était un ami, l'horloger François Tomasi qui demeurait à Montdidier dans la Somme. En fait, celui-ci était l'époux d' Ernestine la soeur d' Irma, alors âgée de vingt-six ans qui était déjà mère d'une fillette, prénommée Jeanne. Néanmoins, le nom d'un seul invité est parvenu jusqu' à nous, celui d' Alexandre Meunier, le frère de Célestin. En effet, celui-ci avait conservé le menu de ce repas, écrit à la main sur un bristol imprimé en lettres bleues sur un décor doré. Ce carton avait été enfoui avec celui des mariés dans une pile d' archives familiales.



Menu d'Alexandre

Peut-être qu' Irma invita sa famille du côté Deslandes, à savoir son oncle Joachim Deslandes qui était en fait son parrain. Celui-ci, marchand-épiciers-limonadier à Villambray dans l'Oise, vivait dans ce village avec sa femme Anne Doumaïroux et son fils Edmond, alors âgé de vingt-deux ans. Comment le savoir?

Le repas de noces

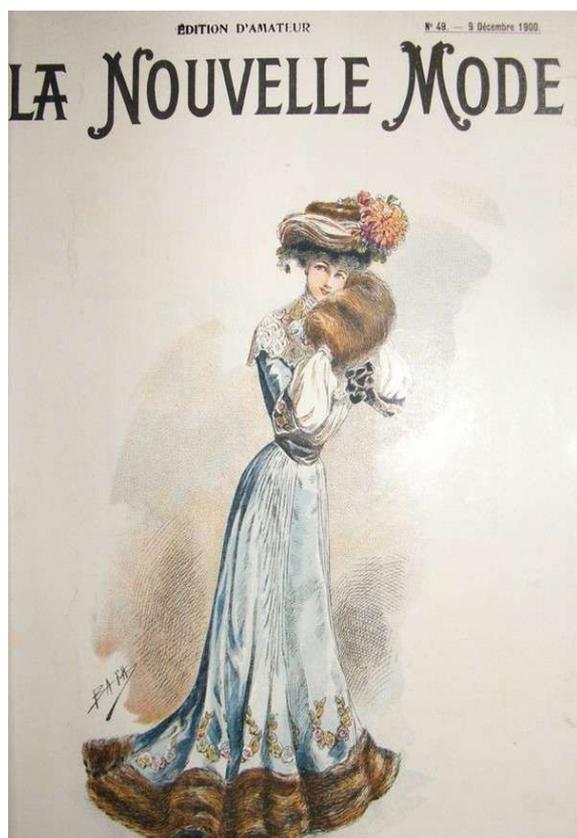
Autour de l'immense table, dès le premier verre de Madère, les convives commencèrent à converser. Les premiers sujets de conversation furent comme toujours, la pluie, le beau temps, le déroulement de la cérémonie civile à la mairie, la bénédiction nuptiale à l'église, la foule des curieux, la robe de la mariée ...

Après les hors-d'oeuvre variés et les pâtés, les langues se délièrent. Quant au contenu des propos, il n'est pas difficile de l'imaginer, l'essentiel était de faire plus ample connaissance ! Irma était bien heureuse de se laisser servir ! Célestin était sur un petit nuage...

Le poulet chasseur, les rôtis et le gigot, furent successivement servis avec leur garniture de haricots verts à l'anglaise ou blancs à la maître d'hôtel. Chacun mangea avec appétit.

Le vin de Bordeaux commença à faire tourner la tête des dames. Parmi celles-ci, Alix interrogea sa voisine, Marie-Alphonsine, la belle-mère de Célestin, si élégamment habillée qu'elle donnait l'impression de poser pour une gravure de mode.

- Dites-moi, Madame, qui vous a confectionné votre robe ? Et celle de votre fille ?
- Mais, ma chère, c'est nous! Nous sommes couturières, vous savez!
- Et celle d' Irma aussi?
- Eh oui! Selon les conseils de Célestin, d'ailleurs!



Mode décembre 1900



Robes de mariée 1900 et 1902

De son côté, Ernest Lefèvre s'entretenait avec ses amis sur les difficultés qu'il avait eues pour mener à bien l'éducation de ses filles.

- Si vous saviez comme je suis fier de mon neveu, fit Pierre Piard. Vous pensez, être un petit-fils de paysans, fils d'un modeste cordonnier et devenir un excellent maître-tailleur que la bonne société de Paris s'arrache tant!

- C' est vrai! Et moi, je suis content qu'Irma soit si bien tombée! Vous savez, continua Ernest un peu émêché, j'ai fait beaucoup de bêtises dans ma vie, mais la dernière, c'est que... que j' ai pas assez remercié ma femme de m'avoir donné deux filles si charmantes! C'est qu' elle a mis sept ans, à chaque fois pour les faire, mes filles adorées!

La salade fut servie. On n'entendit plus que les bruits de fourchettes. Le ventre plein, il était temps de faire une petite pause. Les hommes commencèrent à desserrer leur ceinture, les femmes à épousseter les plis de leur robe. Les chaises des plus jeunes raclèrent le sol. Célestin remarqua que si ces dames s'ennuyaient légèrement, ce n' était pas le cas de Pierre , son oncle . Ah! quel gaillard celui-là. Il n'arrêtait pas d'échanger avec Alexandre des sous-entendus égrillards que comprenait très bien son jeune fils, Henri.

Arrivèrent enfin les desserts, des corbeilles de fruits et des pâtisseries. Les femmes reprirent leur conversation.

- Vous avez beaucoup de famille en province? demanda Alphonsine à Alix, l'épouse de l'oncle Pierre.

- Oui, bien sûr! répondit la tante de Célestin. Mon beau-père vit toujours dans sa ferme des Ormeaux, un hameau de Mairé-Lévescault. Il vient d'avoir soixante-et-onze ans et il est toujours en bonne santé, mais il s'ennuie beaucoup depuis que sa femme est morte, il y a six ans déjà.

- Il y a d'autres frères et soeurs, ches les Piard ? autres que Marie-Louise la mère de Célestin? interrogea alors Ernestine.

- Mon mari a perdu un jeune frère, Louis, il y a dix ans. Il était domestique chez un boucher

de Sauzé- Vaussais quand il est mort, il n'avait que 17 ans...

- Comme c'est triste de mourir si jeune! fit Alphonsine.
- Sinon, la soeur cadette, Marie qui a sept ans de moins que Marie-Louise, la mère de Célestin, vit à Niort avec son mari Henri Châtaignon et ses deux enfants.
- Et ce frère qui vit à Paris ? demanda Alphonsine. Irma m' a dit qu' il est restaurateur.
- Oui, Frédéric! Cela fait quatre ans déjà qu'il s'est marié à Versailles avec Virginie Kah.

Les domestiques firent passer les desserts. Chacune de ces dames se servit et commença à picorer dans son assiette ou à peler les fruits à la fourchette et au couteau.

- Et du côté Meunier, quelle est sa famille? demanda Ernestine.
- Eh bien, Louis, le père de Célestin, vient de perdre sa mère, au début de cette année. Elle était veuve depuis 1883.
- Célestin a-t-il encore des oncles et des tantes Meunier dans les Deux-Sèvres? reprit la jeune femme.
- Oh! oui! Les enfants Meunier étaient six. Seul, Alexandre, un frère cadet de mon beau-frère Louis, est décédé très jeune, il n'avait que trente-deux ans !
- Et que font les autres?
- La soeur aînée, Marie vit avec son mari François Sardet et ses quatre enfants dans une ferme aux environs de Sauzé. Une autre, Madeleine et Jacques Grimaud sont aussi fermiers à Clussais. Edouard est marchand d'épicerie à la Chapelle-Pouilloux, un village qui n'est pas très éloigné de Mairé. Sa femme Justine Ollivier lui a déjà donné quatre enfants. Et le plus jeune, François, habite dans le même village avec sa femme Virginie Gadiou et ses deux enfants, mais il y est agriculteur.
- C'est qu' elle va en avoir de nouveaux cousins, notre Irma ! déclara Alphonsine.
- Sans compter tous ceux qui sont cousins-germains et leurs enfants! fit Alix.

A l'heure des cafés et des liqueurs, M. Hoffmann, le maître de maison invita ses convives à passer au salon. Dans un coin de la pièce, les hommes s'étaient regroupés pour déguster un alcool fort, mais aussi pour fumer. A Edouard Cordier, un vieil ami de M. Hoffmann, qui se plaignait de ne garder jamais longtemps un bon jardinier, Ernest répliqua:

- Eh, bien moi, j'ai changé vingt-trois fois de place!
- Tant que ça! fit l'oncle Pierre.
- Oui, j' vous jure! vingt-trois places!
- Et pourquoi tant de changements? lui demanda-t-on.
- Quand je me louais comme jardinier chez les propriétaires fortunés du Beauvaisis, je rendais très souvent mon tablier, comme on dit.
- Pourquoi?
- Oh! ça dépend. Des fois, je préférais partir avant de me prendre la tête avec le patron. Des fois, je me disputais avec les domestiques qui ne supportaient pas d'être moins payés que moi.
- C' étaient toujours ces raisons? lui demanda Célestin qui avait rejoint le groupe.
- Non, quelquefois, je l'avoue, c'était pour avoir lutiné de trop près les filles des propriétaires!
- Ah! tiens donc, déjà ! fit son gendre François Tomasi.

C'est alors qu' Alphonsine s'approcha de son mari.

- Raconte-leur comment tu as obtenu ma main... lui demanda-telle.
- Ah, ça c'est un véritable conte! s'écria leur fille Ernestine! Ecoutez-ça...

Alors Ernest s'assit, but une lampée de cognac, tira une bouffée de son cigare et commença à raconter. L'histoire avait commencé en 1868. Il revenait du service militaire et s'était présenté chez M. et Mme Deslandes à Senantes. Il connaissait ces propriétaires parce qu' il avait déjà travaillé chez eux, une dizaine d'années auparavant. Tous les jours, il rencontrait la fille de la maison, Marie-Alphonsine. Et voilà qu'il tombe amoureux de cette jeune plante, bien plus jolie que celles qu' il cultivait dans le jardin!

- Je n' avais que dix-sept ans, ajouta Alphonsine.
- Et moi, j'en avais dix de plus! Croyez-moi, j'étais tellement amoureux d'elle que j'arrivais pas à lui parler, encore moins à lui déclarer mon amour. Alors, je me contentais de lui offrir tous les jours des fleurs-parlantes.
- Qu' est-ce que c'est ? demanda Irma qui venait de s'asseoir près de ses parents.
- Tu sais bien, celles qui parlent d'abord d'amitié, puis d'amour tendre, ensuite d'amour passionné... lui répondit sa soeur Ernestine.
- Oui, une rose rouge surtout. Il l'appelait "Rose Marie-Alphonsine"! répliqua leur mère.



Rose Marie-Alphonsine

Ernest continua ses confidences devant un auditoire soudain intéressé. Alphonsine malgré l'éducation stricte qu'elle avait reçue, n'était pas insensible à ses cadeaux et bientôt elle sut déchiffrer les messages codés. Les jeunes gens se parlèrent enfin et avouèrent qu'ils s'aimaient. Un matin de la fin mars, Joachim le frère d' Alphonsine, déclencha le drame.

- Ah! pourquoi ? demanda-t-on.

- Parce qu'il a demandé à notre père, si c'était convenable pour une jeune fille de bonne famille d'accepter des fleurs d' un jardinier...répliqua Alphonsine. Et ça a mis la puce à l'oreille de notre père!

Le même jour, Ernest avait décidé de demander à son patron la main de sa fille. Il s'était fait beau, avait endossé le seul costume qu'il possédait, propre certes, mais usé. Une fois devant lui, il se lança et fit sa demande en bonnes et dues formes.

- Et alors? demanda Alix.

- Ah! ça a été un refus sec et cinglant: "*Monsieur le jardinier, sachez que nous les Deslandes, nous ne nous lions pas à des gens de basse condition, même s'ils sont d'excellents jardiniers! Veuillez retourner à vos semis !*" Voilà ce qu'il m'a répondu le père Deslandes!

- Oh! la, la ...fit Alexandre Meunier, plus amusé qu' offusqué.

Ernest renouvela cette demande plusieurs fois, c'est qu'il la voulait la jeune Marie-Alphonsine! Le père refusait toujours, mais il était de moins en moins en colère.

- *Cessez de vous buter ainsi, jeune homme, ne vous ai-je pas déjà dit que ma fille n' était pas pour vous?* dit-il une fois.

Alors le jardinier réussit à s'entretenir avec sa bien-aimée, ce qui devenait de plus en plus difficile, car il ne se passait pas un jour où le père interdisait à sa fille de voir son galant.

- *T'es sûre de toujours vouloir vivre avec moi?* lui demanda-t-il en la tutoyant pour la première fois.

- *Oui bien sûr, mais que faire, mon père refuse toujours ! Il interdit de vous... te voir, de...te parler!* répondit la jeune fille qui commença à pleurer.

- *Tu es toujours prête à m' épouser?* insista Ernest.

- *Oui...Oui...*

- *Même dans de mauvaises conditions?*

- *Oui !*

- *Eh bien reste là, ne viens pas avec moi! Mais je te préviens, tu n'as pas fini de pleurer!* s'écria-t-il.

Aussitôt Ernet est allé voir son maître et lui a demandé une dernière fois sa fille en mariage. Bien sûr ce fut encore un refus.

- *N'insistez pas jeune homme, retournez à vos plates-bandes!* bougonna le père.
- *Dans ce cas, gardez le tout , la fille et le gosse!* hurla le jeune homme.

Pour éviter tout scandale, les parents de Marie-Alphonsine organisèrent un mariage à la va-vite, sans robe de mariée, sans repas de noces, sans invité. Le couple eut juste le droit de loger dans la maisonnette qui se trouvait au fond du jardin. Six mois plus tard, le père se rendit compte de la supercherie.

- *A moins d'avoir fait un rachitique, ma fille n'est pas bien grosse pour être enceinte de six mois...*

Les jeunes mariés quittèrent cette maison. Commença alors une longue série de placements.

- On est arrivé à Asnières-sur-Oise, dit Alphonsine et là-bas, en octobre 1874, j'ai compris que j'étais enceinte.

- Tu as mis sept ans à la pondre celle-là ! fit Ernest en embrassant sa fille Ernestine.
- Et sept autres années pour me fabriquer! rétorqua Emma hilare.

La soirée s'écoula paisiblement. Les invités qui habitaient non loin de là, rentrèrent tranquillement chez eux. Une visite de la ville de Montfermeil fut prévue le lendemain pour occuper les provinciaux. Le détour par le moulin de Sempin qui venait d'être acheté par un commerçant et transformé en guinguette, fut fortement apprécié!



Moulin de Sempin à Montfermeil

Que devinrent les familles Lefèvre et Deslandes?

Pendant les quatre années qui suivirent leur mariage, Célestin et Irma travaillèrent dur et logèrent dans le quartier des Halles, au 29 de la rue du Mail. Très souvent ils rendaient visite aux parents Lefèvre à Montfermeil. C'était facile, il suffisait de prendre le train jusqu'au Raincy puis le tramway qui appartenait à la Compagnie de l' Est Parisien, jusqu' à la gare de Montfermeil.

Fin 1905, Irma tomba enceinte. Lorsque vint le moment de la naissance, elle se rendit chez sa mère à Montfermeil, au 6 de la place des Marronniers et y accoucha le 8 septembre 1906 d'un garçon qui fut prénommé Lucien. Pour faire plaisir à la famille, les jeunes parents acceptèrent de donner à l'enfant les prénoms des grands-pères, Louis et Ernest, mais dérochèrent à la coutume en choisissant comme marraine, sa tante Ernestine Lefèvre et comme parrain, le mari de celle-ci, François Tomasi.



Gare du tramway à Montfermeil

La petite enfance de Lucien se déroula dans le quartier des Halles, dans la rue du Mail. Pendant ce temps, Ernest Lefèvre avait trouvé une nouvelle résidence, à Conchy-les-Pots dans l'Oise, ce qui permit à son gendre Célestin de lancer à chaque visite un mauvais jeu de mots : " *C'est ici qu' on ch....?*"

Comme la santé de Lucien n'était pas très bonne, Célestin et Irma préférèrent quitter la capitale et s'installer en septembre 1908, dans les Deux-Sèvres, à Sauzé-Vaussais, plus exactement.

Une fois, en 1909, lorsque Marie-Alphonsine était à Sauzé chez sa fille, son jardinier de mari en profita pour déménager à Liancourt dans l'Oise. Quelle ne fut pas sa surprise, le jour où elle partit le rejoindre, de découvrir qu'il vivait là avec une autre " Madame Lefèvre"...

Ernest habitait à Livry-Gargan chez Ernestine quand il ferma les yeux pour toujours, le 11 juin 1910. Il avait alors soixante-neuf ans. Sa veuve, Marie-Alphonsine prit alors l'habitude de partager son temps entre les Deux-Sèvres chez Irma, la région parisienne chez Ernestine et l'Oise près de Beauvais où elle était domiciliée. C'est là qu'elle vivait quand la Grande Guerre éclata. En 1919, elle s'installa définitivement à Sauzé, sur la place du Marché.

Ernestine Lefèvre, venait souvent voir sa famille à Sauzé. A l'été 1921, elle quitta son logement parisien des Batignolles pour rejoindre les Deux-Sèvres. Elle n'avait que quarante-six ans, mais elle était si usée par l'infidélité de son époux François Tomasi qui n'avait pas de scrupule à lui offrir les mêmes robes qu'à sa maîtresse. Elle séjourna comme d'habitude chez sa mère. Le 22 août, elle profita du beau temps pour se promener en famille. Mais elle fit une crise cardiaque sur la place de la Chaume. Elle eut tout juste le temps de déposer à terre, Rose sa nièce de dix-huit mois qu'elle portait dans ses bras. Elle décéda chez sa mère. Elle fut la première à être enterrée dans la tombe familiale au cimetière de Sauzé-Vaussais.

Quatre ans plus tard, le 7 mai 1925, c'était Marie-Alphonsine Deslandes qui s'éteignait dans la maison de la Grand' Rue, chez sa fille Irma, où elle vivait après avoir laissé sa maison de la place du Marché .

En janvier 1904, le cousin Edmond Deslandes s'était marié avec Berthe Peaucelle qui lui donna de 1905 à 1924, dix enfants dont trois seulement ne passèrent pas leurs deux premières années d'existence. Ces cousins-issus germains qui vécurent longtemps à Maison-Alfort, restèrent en contact avec la famille, en particulier la cousine Betty qui épousa Max Kurz, le " frère de lait " du futur mari de Rose, André Giffard.